

## ALLOCUTION du PRÉSIDENT de L'ACADÉMIE



### Discours de Monsieur Michel Burgard

«Cités du bout de la Lorraine, / Ne vous croyez pas si vilaines ! (...) Ne faites plus tapisserie, / Venez danser en poésie !». Au fond, quand il s'agit de défendre notre province, et particulièrement son Pays-Haut, il faut s'adresser à nos poètes, d'abord à l'académicienne messine d'Autun-le-Tiche, Anne Blanchot-Philippi. Elle sait habilement détourner notre chanson populaire et nous donner allure souriante et festive. Déjà, le dieuzois Edmond Arnould déplore, en 1857, qu'on ne (nous) (ait) point chanté», mais, s'adressant à notre pays, avec sérénité et lyrisme, il déclare péremptoirement : «Tes fils, sans t'aimer mieux, te loueront mieux, un jour, / Et, démêlant la grâce à ta force enlacée, / Inventeront des chants dignes de ton amour !» Dans son *Verger Fleuri* de 1909, le nancéien Georges Garnier essaie de s'y employer et, avec *La Petite Provence*, dédiée à Charles Sadoul, le fondateur du Pays Lorrain, trace un portrait amusé de promeneurs retraités, et attendrissant d'enfants joueurs, qu'il croise sur le lointain vis-à-vis des Facultés de Droit et de Lettres, place Carnot, et dont il vante, sincèrement, les mérites surprenants : «...Toujours ensoleillé, même aux pires saisons, / C'est un trottoir longeant de très vieilles maisons...». En 1937, Robert Laverny publie *Moi, prince de la Rue* ; à Charles Berlet, il offre *Automne Nancéienne* où marronniers, bambins, nuages se suivent harmonieusement équilibrés. L'évocation se clôt sur une sobre réflexion sentimentale et historique ! «Duché de la mélancolie, / Où le chardon s'allie, / Pour les défendre, aux Lys de France Souveraine». Désormais, d'abord en sa compagnie, il nous faut nous rapprocher du cœur de notre ville, tout en nous permettant un itinéraire assez peu géographique. Jacques Callot, Place Vaudémont, met en scène bassin souplement changeant, pigeons agités, écoliers mutins, sans oublier l'œuvre tragiquement précise et ici froidement esquissée du maître-graveur «Gansé de neige, il note les misères / De l'hiver et des guerres, / Dont

il voit l'amer dessin / Courir sur le miroir gelé de son bassin». Décembre, Place de la Carrière, revêt carrément un caractère funèbre avec «Les noirs candélabres des tilleuls», même si «Un soleil très lointain / Allume, un instant, l'or des grilles». Ces visions amèrement désenchantées pourront-elles trouver un souriant contrepoint dans *Arc de Triomphe* (Héré) entre parenthèses ? Sur appel de trompette, des nuages, curieusement «angelots» ou «pansus», partent, silhouettes de sculptures ou de peintures du XVIII<sup>ème</sup> siècle, vers le soleil, mais, là encore, tout se teinte d'amertume, car, pesons bien les termes, «(il) devrait réjouir notre misère humaine». Le prince de la rue déplorera les malheurs révolutionnaires, impériaux et républicains, en faisant de la place d'Alliance «Une Robe de Marie-Antoinette». Est-ce à penser que les vers se doivent d'être, uniquement, définitivement, assombris ?

Douloureuses, ces ombres, certes, mais -c'est à souhaiter- elles appartiennent au passé. L'espoir et la lumière de notre cité résident essentiellement pour le poète en la place Stanislas. Auguste Marin, qui disparaîtra en 1940, vouvoie Nancy, y mêlant la nostalgie du souvenir à la secrète tendresse d'un amour. Généreusement admiratif, il n'en oublie pas le cœur : «Je vous donne une place aux ferrures habiles». Toujours en son *Verger*, Georges Garnier caractérise les Lorrains tenaces, intègres, sensibles à la nature, au raffinement de l'art ; il en tire une conclusion admirative et, dans l'évidence du lieu par lui évoqué, toute notre âme résumée, il unit notre force et notre douceur, ces deux constantes de notre duché. «Et c'est pourquoi chacun connaît en quelle place -/ Lorsque Lamour forgea le merveilleux décor, où s'illustre à jamais l'âme de notre Place, / Il le bâtit de fer et l'agrémenta d'or». Lui aussi, sans la nommer, dans ses *Processions dans l'âme* de 1900, René d'Avril consacre un sonnet à la *Place Royale Transposition XVIII<sup>ème</sup> siècle* et laisse courir son imagination, en animant singulièrement les lieux. Il envisage, en effet, que «la torche en main, les bons archers du guet» «allumeraient» -apprécions le conditionnel- «des ors aux grilles d'Amphitrite», au risque, à notre sens, de rendre Neptune fort jaloux ! C'est à Robert Laverny qu'il faut, eh oui, revenir pour que le nom soit pittoresquement et aristocratiquement prononcé.

*Un minuit de Léon Tonnelier*, s'ouvre ainsi, mystérieux puis fastueux : «Sous le ciel ajustant son monocle d'or pâle, / La place Stanislas est, cette nuit, royale». A l'issue de ce court poème, nous la voyons avec les yeux du noctambule, contrastée, avant l'aube : «Derrière son épaule, il laisse un long regard / Sur sa place or et noir où meurt le clair de lune». Mais c'est avec *Nancy* que la célébration sera la plus éclatante. Après une adresse d'un lyrisme flamboyant : «Or sur lys, ô soleil sur la neige !», dans un rythme allègre, vibrant des richesses architecturales et triomphales alors animées, l'évocation devient éblouissante : «La place Stanislas, royale en son cortège / D'amours, de

mascarons, de roses à recoins / D'hirondelles, franchit le siècle, et ses trompettes / jetant la gloire aux quatre vents de nos Louis / Oui». Il reste maintenant à bousculer la chronologie pour un sonnet entier qui porte notre ville en titre, mais qui est totalement voué à sa place. Nous le devons au stanois Georges Druilhet, dans son recueil des *Cendres d'or* de 1924. Il en fait l'hommage à la femme aimée, en un alexandrin classique, remarquablement équilibré, tout entier dédié à une célébration solennelle, majestueuse, d'une rare plénitude. Il ne s'agit pas d'un émerveillement gratuit, mais d'une admiration aux solides états. «La Place Stanislas, dans l'ordre des merveilles, / Est l'orgueil de Nancy qui forgea ce trésor». Cette affirmation sans ambages exige des explications. Les voici, couronnées d'éloges lumineux, dans la présentation des éléments qui ont retenu l'attention du poète : «Ici, palais Louis quatorze et grilles d'or... Edifices d'Héré, portes de Jean Lamour... Le coin vert plein d'essors, seuil de la Pépinière, / Les fontaines, et l'Arc, et le bronze du Roi». Toutes ces beautés sont transfigurées par la chère présence et, en même temps, la transfigurent car elles demeurent la «Fleur du bel art lorrain». «Grâce» et «lumière fascinent alors l'artiste meusien. N'en sera-t-il pas de même aujourd'hui et ne devra-t-on pas, en cette année 2005, laisser à nouveau nos poètes chanter La Lorraine, Nancy et la Place Stanislas ?